

1

— **D**épêche-toi, Lily ! On n'arrive pas en retard à un enterrement.

— Les morts s'en fichent qu'on soit à l'heure.

Papa pousse un soupir agacé et consulte sa montre pendant que je ferme la boucle de mes chaussures à talons. Minnie et Maman sont déjà dans la voiture, le ronronnement du moteur résonne à travers la porte du garage. Je sais bien que toute la famille nous attend au funérarium pour la fermeture du cercueil mais je ne peux m'empêcher de traîner la patte. Aujourd'hui, je m'apprête à voir un mort pour la première fois. Et pas n'importe lequel : c'est mon grand-père qu'on enterre.

— Je sais que c'est une journée difficile, mais il serait préférable pour tout le monde que tu cesses de te comporter comme une enfant. À ton âge, quand même, tu...

Mes oreilles se verrouillent, les mots de mon père se perdent dans le vide. De toute façon, je connais le refrain. Ça fait des années qu'il l'entonne à tue-tête. Je saute sur mes pieds et me dirige vers la sortie, accompagnée du pas pressé et des remontrances de Papa. La nausée me serre la gorge et l'angoisse de vomir au beau milieu de la cérémonie s'ajoute à celle d'y assister tout simplement. Pas sûre que ma famille apprécie un remake de *l'Exorciste* au beau milieu de l'église.

J'ai l'impression de me liquéfier intégralement pendant le trajet, qui ne dure pourtant pas plus de dix minutes.

Mes mains sont moites, mes cheveux collés dans la nuque, et cela n'a rien à voir avec les trente degrés ambiants. Je ne suis plus qu'une flaque d'appréhension quand le funérarium se dresse devant nous. D'un mouvement des paumes, j'essaie tant bien que mal de me ventiler, mais je crois que ces bouffées de chaleur-là sont un peu trop métaphysiques pour être domptées par un semblant de courant d'air. À mes côtés, ma petite sœur contracte ses poings à intervalle régulier. Elle ne dit rien mais, à sa manière de s'agiter, je sais que le chaos règne en maître à l'intérieur de sa tête.

Quand nous entrons dans le bâtiment blanc, ma gorge s'assèche. Les membres de ma famille maternelle sont massés dans un petit salon à la décoration aseptisée. À l'exception de deux canapés couleur crème et de quelques gerbes de chrysanthèmes, la pièce est vide. Sans âme. Sans doute pour ne pas contraster avec le chagrin des personnes endeuillées qui s'y rassemblent.

Tout le monde s'embrasse et se mouche sur l'épaule de l'autre, le noir valse dans tous les sens. Minnie s'accroche à mon bras, nous nous plantons dans un coin de la pièce et observons cette chorégraphie funèbre sans broncher. Elle ne comprend pas, je suis dépassée. Le long du mur, trois portes sont alignées, toutes verrouillées par un digicode surmonté d'un écran numérique. Et tandis que nos parents, nos tantes et nos cousins se pressent autour de Mamie, je ne pense qu'à ce qui se trouve de l'autre côté de ces portes. Mes yeux balaient nerveusement les écrans qui les surplombent, s'attardant sur les noms qu'ils affichent. Madeleine Figuiier. Francis Rodriguez. Henri Douvier.

Savoir la mort si près de nous m'angoisse, comme si la fine cloison qui la tient à distance pouvait s'effriter à tout

moment et mélanger ces deux mondes que tout oppose. Les noms tournent en boucle dans mon esprit. Le troisième, inscrit au-dessus de la porte la plus éloignée de ma sœur et moi, c'est celui de mon grand-père. Il me faut le répéter encore et encore pour imprimer l'idée qu'il n'entrera pas dans ce petit salon impersonnel avec nous, qu'il appartient désormais à l'autre côté, à cette sphère invisible qui repose derrière les murs des funérariums et dont les vivants ne peuvent qu'effleurer la surface.

Un homme en costume entre dans le salon, la mine grave, les mains croisées sur le ventre pour accentuer son air solennel. Je sais qu'il fait semblant. En regardant par la fenêtre quelques secondes auparavant, je l'ai vu rire avec ses collègues qui attendent près du corbillard. Après tout, la mort est un métier comme un autre. Tant qu'elle ne frappe pas trop près, personne n'a de raison d'interrompre l'agitation de sa propre existence.

Et puis un jour, le téléphone sonne et on oublie comment on rit.

L'homme s'éclaircit la voix et nous annonce que ses collègues vont entrer pour placer « le corps » dans le cercueil. Mes jambes tremblent pendant qu'il poursuit ses explications.

— Si vous souhaitez disposer d'un dernier instant auprès de monsieur Douvier, je vous prie de vous rapprocher.

Mamie Mariette s'appuie contre ma tante, agite la main vers l'homme comme pour repousser l'échéance.

— J'ai encore besoin d'une minute. Juste une minute.

Toute la famille échange des regards gênés, personne n'ose avancer un pied. Mon cœur bat plus fort. C'est le moment, ma dernière chance de voler quelques secondes dans cet entre-deux mondes avant que mon grand-père

ne disparaisse à jamais. Je me racle la gorge et me décide à tenir la promesse que je me suis faite ce matin, devant la glace, alors que j'arrangeais mon chignon pour la cérémonie. Je repousse doucement le bras que ma sœur a enroulé autour du mien et je m'avance.

—Moi, je voudrais le voir.

Je me risque à couler un regard en direction de ma mère et je la découvre au bord de l'apoplexie. Elle m'avait fait promettre de ne pas me porter volontaire. « Tu es trop sensible, Lily. Ça va te foutre en l'air. » Et je sais qu'elle a sans doute raison. Un rien me bouleverse, mon esprit démontre un certain talent pour tout extrapoler. Mais merde, ce n'est pas « un corps » qui se cache derrière cette porte ! C'est Papi Henri. Mon grand-père. L'homme qui m'a appris à pêcher la truite, à grimper aux arbres et percer des trous dans un mur. Il mérite que je lui rende une dernière visite avant de se transformer en humus. Je lui dois bien ça, parce que je n'étais pas là pour ses derniers instants. Je n'avais pas mis les pieds à l'hôpital depuis trois semaines, trop occupée à vivre ma vie à Toulouse, loin de ce village que j'ai toujours détesté. Trop occupée à prévoir des projets pour l'été avec ma meilleure amie parisienne, Cléo, au lieu de prendre un train chaque week-end pour profiter du peu de temps qu'il me restait avec lui. « Tu verras Papi, un jour je serai une grande écrivain ». Combien de fois lui ai-je répété cela au téléphone, persuadée qu'un été au sein de la capitale me permettrait d'écrire un roman ? En vérité, j'étais surtout trop lâche pour admettre que c'était la fin. Mes prétendus grands rêves ont seulement bon dos. Et maintenant, me voilà avec des adieux qui m'encombrent le cœur et la culpabilité qui me grignote les entrailles.

L'homme en costume se place devant la porte et m'invite à le rejoindre d'un signe de main. Alors que je m'exécute, ma mère soupire, l'air contrit, et s'avance à son tour. Face à mon regard interrogateur, elle chuchote :

— Tu as cru que j'allais te laisser faire ça toute seule ?

Je refoule une salve de larmes qui me brûle les yeux et j'attrape sa main pour la serrer fort. De mon autre main, je triture nerveusement le mot d'adieu que j'ai griffonné avant de quitter la maison et glissé dans la poche de ma robe. L'idée qu'il parte sans un bout de moi m'effrayait encore plus que celle de rencontrer son cadavre.

Je regarde en arrière et suis soulagée que Mamie n'ait pas souhaité entrer dans la pièce en même temps que nous. Je ne veux pas qu'elle assiste à l'étrange moment où j'essaierai de placer la lettre dans la veste de costume de Papi. Je suis quasiment certaine que je vais paniquer à l'idée de toucher un mort, même si celui-ci avait l'habitude de me lire des histoires le soir. Qui sait quel impair je pourrais commettre ? Imaginons que je renverse un cierge dans mon agitation et que la chambre prenne feu ? J'ai déjà bien trop peur de vomir pendant la cérémonie, je ne prendrai pas le risque de changer les plans du jour en transformant l'enterrement en incinération sous ses yeux.

Alors que l'homme pianote sur le digicode pour déverrouiller l'entrée, Maman serre ma main un peu plus fort et demande :

— Tu es sûre de vouloir entrer ?

— Certaine.

C'est faux. Mais de toute façon, je doute que l'on puisse être prêt pour un tête-à-tête avec la mort.

L'homme semble m'entendre car il tourne la poignée et s'efface pour nous laisser entrer. Maman ouvre la

marche, j'avance à pas de fourmi en me cachant dans son dos. Un paravent se dresse entre le lit mortuaire et l'entrée, je ne distingue qu'un halo de lumière se découpant sur les murs. La porte de la chambre se referme doucement sur nos talons, Maman me lâche pour dépasser le paravent et se signer. Je reste en arrière.

Soudain, je redeviens une fillette effrayée par les fantômes que l'obscurité peut dissimuler. Je me sens minuscule, à la merci de tout ce que le monde porte de plus sombre en lui. Malheureusement, je n'ai pas de couette sous laquelle me cacher et je ne connais que trop bien le fantôme qui m'attend. J'expire profondément et, les doigts enroulés autour de ma lettre d'adieu, j'effectue les deux derniers pas qui séparent le corps de Papi Henri de mon champ de vision.

Deux pas. Les plus difficiles de toute ma vie. Les plus mystiques, aussi. La pièce se renverse dans ma tête. Je me fige. Mon souffle s'arrête. Tout afflux sanguin se retire de mon cerveau et mon corps devient cotonneux.

Ce n'est pas mon grand-père qui repose sur le lit, c'est une statue de cire. Le thanatopracteur s'est joué de nous, il ne peut en être autrement. Je jette un coup d'œil vers la porte, comme si l'employé du service funéraire allait débarquer pour nous révéler la supercherie. Ce teint jaunâtre, ces cheveux clairsemés, ce corps maigre avalé par le lit funéraire... Ce n'est pas l'homme que j'ai laissé à l'hôpital quelques semaines auparavant. La nausée me monte à la gorge et mes intestins entament un rodéo malvenu.

Maman remarque aussitôt mon trouble et m'indique la sortie d'un signe du menton.

—Sors. Ce n'est pas grave, tu n'es pas obligée de...

Je refuse d'un hochement de tête, tout aussi incapable d'articuler que de bouger et sa voix s'éteint. Je ne peux pas fuir. Il faut que je lui dise au revoir. Je voudrais m'approcher mais mes pieds refusent d'avancer d'un millimètre. Bon sang ! Pourquoi est-ce si difficile ? Je me suis montrée assez lâche pendant sa maladie, je ne vais quand même pas...

— Lily, ce n'est pas anodin, tu as le droit de sortir, me rassure Maman.

Je capitule, bien trop fébrile pour avancer d'un pas de plus. Je parviens seulement à lever la main pour brandir la lettre.

— Tu peux glisser ça dans son costume ?

Elle opine du chef. Mes doigts sont si raides qu'elle doit tirer d'un coup sec pour récupérer le papier plié en quatre. Elle le range minutieusement dans la poche du veston de mon grand-père puis elle l'embrasse sur le front. C'est la première fois que je le vois si bien habillé, lui qui portait ses polos trop larges et ses pantalons pleins de terre. Maman caresse ses cheveux, ravale une larme puis me pousse vers la sortie.

Et c'est tout.

Et jamais plus nous ne nous trouverons sur la même surface de la Terre.

Et l'agitation des vivants m'aspire à nouveau dès la porte de la chambre refermée.

Mamie me serre dans ses bras. Je m'efforce de répondre à son étreinte sans m'effondrer. Je n'ai pas le droit de craquer alors qu'elle reste digne dans sa douleur. Son regard exprime une étincelle de fierté. Elle ne m'en veut pas d'avoir été si absente ces derniers temps, mais elle est heureuse que je sois allée lui dire au revoir. Moi, je le regrette déjà. Un peu. J'ai peur d'avoir abimé la dernière

image que j'aurai de lui. Peur que cette vision de statue vienne me hanter pour les nuits à venir.

J'essaie de me rassurer en songeant que je n'ai pas renversé le moindre cierge. C'est déjà une petite victoire... Je n'imagine pas la tête de mes tantes si j'étais sortie de là au milieu des flammes. « Du coup, les Douvier, changement de programme... Qui veut ramener une urne sur le manteau de sa cheminée ? » Je secoue la tête pour chasser ces pensées. Ce n'est pas le moment de divaguer, mon père m'a déjà rappelée à l'ordre ce matin. À mon âge, je devrais être capable de gérer le chagrin. Pas vrai ?

Alors pourquoi mon esprit refuse à ce point de l'affronter ?